

Société et royaume

Lecture des textes

Le vêtement

Dans ce parcours du sens où nous sommes engagés, en ces trois points où nous repérons le jeu de la parole dans le fonctionnement de la société, nous sommes intrigués par la place que tient le vêtement.

Ensemble 1 : « Jean était vêtu d'une peau de chameau »

Ensemble 2 : « ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte »

Ensemble 3 : « Elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche ».

En réalité, le vêtement est profondément symbolique et il a des connotations sociales évidentes. Elles sont frappantes à l'intérieur de l'Évangile de Marc. Autant l'accoutrement de Jean évoque une manière de vivre érémitique, autant la robe du jeune homme que les femmes rencontrent au tombeau est la marque d'une société raffinée. Le contraste entre l'un et l'autre donne à voir que la manière de se vêtir est une marque d'altérité.

Entre l'homme du désert et le messager des dernières lignes, à la Transfiguration, la blancheur du vêtement marque un passage. Jean au désert et le jeune homme au tombeau sont différents l'un de l'autre connotant des mondes distincts. La couleur de la robe du jeune homme le jour de la résurrection renvoie au vêtement qui frappe le regard de Pierre, Jacques et Jean dans l'avenue médiane : « Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte ». Or, la blancheur n'y marque pas seulement l'opposition entre la vie rude du désert et la vie raffinée de ceux qui sont habillés à la façon de l'interlocuteur que les femmes écoutent au tombeau. Cet écart en croise un autre. Jean comme le jeune homme sont sur terre. En revanche, la manifestation éclatante de Jésus marque le croisement entre le lieu où se déploie la société et un espace tout autre. Certes, le récit de la Transfiguration maintient le lecteur dans la civilisation de son temps ; elle fait allusion à des techniques de tissage en cours à l'époque où Marc écrit. Le foulon, en effet, est une manière bien connue de traiter les fils de sorte qu'ils soient serrés et brillants. Cette façon de travailler et de tisser nous maintient « sur terre ». Mais le texte laisse deviner un lieu autre que celui où l'on travaille la laine ou le lin et qui pourtant touche les regards de ceux qui marchent sur le sol de Palestine. « Il fut transfiguré devant eux et ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte ». Et Pierre de s'exclamer : « Il est heureux que nous soyons ici ». « Ici », c'est-à-dire là où nous marchons, à mi-distance entre le désert où Jean déambule vêtu d'une peau de bête et Jérusalem où plus tard quelques femmes seront frappées devant la robe blanche d'un jeune homme à l'intérieur d'un tombeau.

Voir et entendre

On a souligné le contraste, à Jérusalem, entre le silence des femmes et leurs regards : elles voient sans parler. Parole et vue fonctionnent tout autrement lorsqu'il s'agit du vêtement. L'habillement,

dans la société, attire les yeux. Sur le chemin qui sépare le désert de Jérusalem, discours et vision se conjuguent mais de façon contradictoire.

La manifestation éblouissante des vêtements de Jésus est encadrée par deux propos qui s'accompagnent d'un jeu de regards : on parle et on voit. Dans le premier cas, Jésus prend la parole en « voyant ses disciples » (« voyant ses disciples, il admonesta Pierre ») ; dans le second cas, il s'agit de ce que verront ses interlocuteurs dans un avenir qui n'est pas précisé. Les propos tenus fournissent un mot qui permet peut-être de désigner le croisement entre cette terre où l'on parle et un espace autre avec lequel elle ne peut se confondre. « Il disait à la foule : Il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu avec puissance ». « Royaume de Dieu » : l'expression ne désigne-t-elle pas ce point de rencontre entre deux univers différents ?

On l'a déjà souligné, contradictoirement à cette jonction entre le regard et la parole, une voix se fait entendre alors que les interlocuteurs sont aveuglés : « Une nuée survint qui les prit sous son ombre et une voix partit de la nuée : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le". » Il va de soi que cette mention, tout autant que le vêtement, oblige à repérer les corrélations entre le séjour au désert et les événements de Jérusalem. S'il est vrai que sur la montagne de la transfiguration, la voix se fait entendre dans l'obscurité, en revanche, au désert il en va autrement. Certes, on ne nous dit rien des foules qui entourent Jésus au Jourdain mais on précise que Jésus « vit les cieux se déchirer et l'Esprit comme une colombe descendre vers lui et une voix vint des cieux : tu es mon Fils bien-aimé, tu as toute ma faveur ! » Une déchirure encore s'accompagne des mêmes mots lors des événements de la fin à Jérusalem : « Le voile du Sanctuaire se déchira en deux, du haut en bas. Voyant qu'il avait expiré, le centurion qui se tenait en face de lui s'écria : « Vraiment cet homme était fils de Dieu ».

La mise en série de ces trois passages est particulièrement signifiante. Au départ, Jésus voit d'où vient la parole. A la fin, lorsque ses yeux se ferment en même temps que ses lèvres, sa mort frappe le regard du centurion et laisse passer la voix venue d'en-haut pour se poser sur la bouche d'un officier romain ; une fois Jésus effacé, la voix de l'homme remplace celle de Dieu ! Entre ces deux moments, Pierre, Jacques et Jean, sur la montagne, ont entendu mais, pris dans la nuée lumineuse, ils n'ont plus rien vu. La voix s'adresse à eux (« écoutez-le ») mais entre les mots venus du ciel et le visage de Jésus, ils restent sans voix (« Ils ne virent plus que Jésus seul ! »). Entre le désert où Jésus arrive, « venant de Nazareth de Galilée », et Jérusalem où il expire, on mesure le chemin parcouru. Jésus vient de Dieu et Dieu lui-même désigne son origine. Lorsqu'un soldat constate son départ, la voix d'un homme a remplacé celle du Père. Sans doute est-ce cette jonction et ce passage que désigne le mot « Royaume » prononcé sur la montagne.

Dans ce contexte on peut comprendre la correspondance entre le verbe « déchirer » qu'on trouve par deux fois dans le récit, au début et à la fin ; dans chacun des deux cas ils accompagnent l'énonciation de l'origine de Jésus, fils de Dieu. Au désert, ce sont les cieux qui se déchirent et l'Esprit représenté par la colombe rend visible, dans le texte, l'écart et la jonction : l'univers de Dieu et celui de l'homme sont liés mais distincts. Quand les lèvres de Jésus sont closes, le voile du Temple, repère symbolique du peuple juif, se déchire. La judaïté n'est plus un univers clos ; l'alliance s'universalise et l'occupant romain peut reconnaître le royaume si tant est que celui-ci est le passage entre le ciel et la terre dont, un instant, les trois disciples eurent l'intuition au jour où ils voyaient que leur Maître était

recouvert d'un vêtement marquant, « sur cette terre » et sans la quitter, l'autre de ce monde où l'on file et où l'on tisse.

Le temps dépassé

Le temps des calendriers et des horloges

Là où les humains s'habillent pour se distinguer, là où le vêtement de peau de chameau fait contraste avec la robe blanche, le temps est mesuré et l'on compte les jours, les heures et les instants comme dans toute société digne de ce nom. Le temps est inséparable de la vie en société. En témoigne la manière de parler pour désigner les moments marquants de la fin. Après la mort de Jésus, l'intervention de Joseph d'Arimatee auprès de Pilate désigne, avec le moment que l'on vit, les coutumes d'un peuple bien particulier (« C'était la Préparation, c'est-à-dire la veille du sabbat »). Comment trouver meilleure manière de dire la judaïté ? De même, celle-ci est bien connotée aux dernières lignes, lorsque les femmes vinrent au tombeau ; le « premier jour de la semaine » dont il s'agit rappelle les usages d'une culture admis par une même société : « Quand le sabbat fut passé ! »

L'histoire racontée par Marc est insérée dans ce temps qui se déroule. Appelons-le « temps du récit ». L'imparfait des premières lignes traduit une durée pendant laquelle Jean Baptiste accomplit sa mission. « Ces jours-là » sont interrompus par l'arrivée de Jésus dont le séjour au désert est calculé en chiffres : « durant quarante jours ». L'ensemble du récit s'achève par l'apparition d'un jour nouveau : « le premier jour de la semaine ». L'écart entre les événements qui se succèdent est mesuré. Entre le moment où Jésus s'entretient avec ses disciples, sur le chemin qui mène vers les villages habités, et celui où « il fut transfiguré devant eux », quelques jours se sont écoulés qu'on a pris soin de compter. En effet, dans le fragment central, il nous est donné de lire : « Dix jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean... ».

Le temps cosmique

Le temps que l'on mesure est en relation avec le mouvement du cosmos. Un jour correspond au temps qu'il faut pour que s'accomplisse le mouvement de la terre sur elle-même. Le texte articule, en effet, les éléments qui traditionnellement composent l'univers avec l'écoulement des heures. Le jour du baptême ne fait qu'un avec l'ouverture des cieux. Lorsqu'à la fin du récit on raconte que les femmes vont au tombeau, il ne suffit pas qu'on nous dise que c'est le matin. Encore faut-il faire saisir le lien avec l'apparition du soleil (« De grand matin, le premier jour de la semaine... le soleil étant levé »). Ce lien entre le fil des jours et le tissu de l'univers permet de rendre visible une autre jonction correspondant au passage qui nous a déjà intrigués. Lorsque Jésus cesse non seulement de parler mais de crier, lorsque la voix du Père cesse de se faire entendre pour laisser s'exprimer le centurion romain, le contraste avec la voix venue des cieux, lors du baptême, est saisissant. Au désert, les cieux s'ouvrent. Auprès de la croix, à l'heure où le soleil est à son zénith – « La sixième heure » est l'heure de midi – « l'obscurité se fit sur la terre entière ». L'univers où, tournant sur elle-même, la terre fait les soirs et les matins cesse d'être un tout ; il touche une limite qui permet de deviner un monde autre, tout autre.

Le mot « royaume de Dieu » nous avait permis d'évoquer le passage entre la voix de Dieu et celle du centurion. Cette transformation de la nuit en jour permet de confirmer cette sorte de révolution ; le cosmos n'est plus fermé sur lui-même. Le voici transformé : Dieu ne parle plus d'un monde lointain ; sa parole est dans l'histoire. Dieu n'est plus hors du monde ou, plutôt, ce qui était perçu comme extérieur, en réalité, est en lui.

D'un côté, au désert, les cieus s'ouvrent et la voix vient d'en-haut ; d'un autre côté le ciel est fermé et la voix est humaine, sur le sol de Jérusalem. On ne s'étonnera pas qu'au moment et au lieu de la Transfiguration s'opèrent le glissement et le croisement entre ce début et cette fin. La montagne en est la figure : elle est, à son sommet, le point de rencontre entre les hauteurs du ciel et la base de la terre. Contrairement au désert où le ciel est ouvert, contrairement aussi à l'instant de la mort sur la croix où l'on sera dans la nuit, une sorte de mélange entre l'ombre et la lumière se manifeste sur la montagne que désigne le mot « nuée ».

Le temps prophétique

Cette rencontre entre Jésus et trois de ses disciples est accompagnée de deux personnages de l'histoire d'Israël : Moïse et Elie. Au temps du récit s'en joint un autre ; appelons-le « temps prophétique ». La présence de ces deux figures du passé, au moment de la Transfiguration, marque un croisement. L'Évangile, dès ses premières lignes, cite des paroles prononcées autrefois par un prophète (« Selon qu'il est écrit dans Isaïe le prophète ») et le texte est rappelé en termes clairs. Au moment de la mort du Christ il s'agit d'Elie, mais cette fois la clarté s'est transformée en confusion : « Eloï, Eloï, lemadabachtani ! ». Lorsque sur la montagne Moïse et Elie sont mentionnés, ils n'ont pas la parole ; des mots sont prononcés mais par Pierre et ils sont, comme ceux de la foule au pied de la croix, dépourvus de bon sens (« Il ne savait que répondre car ils étaient saisis de frayeur »). Faut-il en conclure que le récit conduit à l'abolition du temps des prophètes ?

Soulignons d'abord que le texte fait du prophète un annonceur ; le texte d'Isaïe qui ouvre l'Évangile prépare un avenir que la venue de Jean-Baptiste accomplit. Les dernières lignes sont encore une annonce, mais celui qui les formule n'a pas de nom (« un jeune homme ») ; il n'est prophète que si on prend ce terme en son sens étymologique : celui qui parle avant. Avant qu'elle ne se produise, il dit la rencontre : « Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez ».

Il vaut la peine de saisir l'écart entre le temps de l'annonce et celui de la réalisation. Au début du texte, d'Isaïe à Jean le Baptiste, la distance est longue et se mesure en siècles ; en revanche, dès que Jean, le messager annoncé, devient annonceur à son tour, la réalité se présente sans qu'on ait besoin d'attendre. Annonce et événement se succèdent : « Vient derrière moi celui qui est plus fort que moi... Et il advint qu'en ces jours-là Jésus vint de Nazareth de Galilée ».

A la fin, Jésus est annoncé mais d'une façon qui intrigue. Sa présence en Galilée est promise mais, en réalité, elle a été, à en croire les mots du jeune homme, déjà pré-dite : « Il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez *comme il l'a dit* ». L'étrangeté de la situation se redouble dans le fait que cet acte de dire qui, précédant toute réalisation, est prédiction - et d'une certaine façon prophétie - est transmis à ces interlocutrices stupéfaites : « Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous

précède ». En se penchant encore davantage sur le texte, on n'arrête pas de s'interroger. Une assez longue durée s'écoule, aux premières lignes, entre la pré-diction d'Isaïe et la venue de Jean-le-Baptiste ; en revanche, au terme, la parole donnée bute sur le néant : « elles ne dirent rien ».

Ensemble 1	Ensemble 2	Ensemble 3
<p>Le vêtement</p> <p><i>Jean était vêtu d'une peau de chameau...</i></p>	<p>Le vêtement</p> <p><i>Il fut transfiguré devant eux et ses vêtements devinrent éblouissants, d'une blancheur telle qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte.</i></p>	<p>Le vêtement</p> <p><i>Elles virent un jeune homme assis à droite, vêtu d'une robe blanche...</i></p>
<p>Voir et entendre</p> <p><i>-Jésus vit les cieux se déchirer et l'Esprit, tel une colombe, descendre vers lui et une voix vint des cieux : « Tu es mon Fils bien-aimé, tu as toute ma saveur »</i></p>	<p>Voir et entendre</p> <p><i>- Il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu avec puissance.- Une nuée vint qui les prit sous son ombre et une voix partit de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le » ! »</i></p>	<p>Voir et entendre</p> <p><i>- Le voile du sanctuaire se déchira en deux du haut en bas. Voyant qu'il avait expiré, le centurion qui se tenait en face de lui, s'écria : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu » ! »</i></p>
<p>Le temps des calendriers</p> <p><i>- Il advint qu'en ces jours-là...- - - durant quarante jours...</i></p>	<p>Le temps des calendriers</p> <p><i>- Dix jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean...</i></p>	<p>Le temps des calendriers</p> <p><i>- C'était la Préparation, c'est-à-dire la veille du sabbat...</i></p> <p><i>- Le premier jour de la semaine, quand le sabbat fut terminé...- - Le premier jour de la semaine...</i></p>
<p>Le temps cosmique</p> <p><i>- Et aussitôt, remontant des eaux, il vit les cieux se déchirer</i></p>	<p>Le temps cosmique</p> <p><i>- ...sur une haute montagne...</i></p> <p><i>- et une nuée survint qui les prit sous son ombre...</i></p>	<p>Le temps cosmique</p> <p><i>- La sixième heure, l'obscurité se fit sur la terre entière...</i></p> <p><i>De grand matin, le premier jour de la semaine, le soleil s'étant levé...</i></p>
<p>Le temps prophétique</p> <p><i>- Selon qu'il est écrit dans Isaïe le prophète...</i></p> <p><i>- Vient derrière moi celui qui est plus fort que moi...Et il advint qu'en ces jours-là, Jésus vint de Nazareth de Galilée...</i></p>	<p>Le temps prophétique</p> <p><i>- Elie leur apparut avec Moïse...</i></p>	<p>Le temps prophétique</p> <p><i>- « Voilà qu'il appelle Elie ! »- ...un jeune homme vêtu d'une robe blanche ; il leur dit : « Il vous précède en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il l'a dit...</i></p> <p><i>- Elles ne dirent rien...</i></p>

« Le doux royaume de la terre »

Les fruits de la lecture

21- « Sur terre »

On connaît la manière dont Camus termine son roman « *l'Étranger* ». Deux hommes sont en vis-à-vis. Dans une cellule de condamné à mort, un aumônier vient rencontrer ce prisonnier que la société a condamné et qui vit dans l'attente de son exécution. L'ecclésiastique essaie d'ouvrir le prisonnier à un au-delà consolateur ; il suffirait qu'il reconnaisse son péché. « Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie » dit le prêtre à un moment de la conversation.

Saint Marc n'entend pas Jésus parler d'une autre vie. On peut comprendre, certes, en le lisant, que cette vie a ses limites et qu'elle est dépassée. Mais ce dépassement ne se confond pas avec un temps qui suivrait celui de cette vie mortelle. Le texte donne à attendre, c'est vrai ; mais ce qui est promis est à trouver dès maintenant : sans attendre la mort, ceux qui entourent Jésus verront ce qu'il appelle sa gloire. « Il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu avec puissance ». Au centre de son texte, au moment de la Transfiguration, insistant sur l'aspect du vêtement de Jésus, l'Évangéliste sait ce qu'il écrit lorsqu'il précise que « sur terre » on ne peut trouver la manière de rendre un tissu semblable à celui qui, un instant, enveloppe Jésus. Il insinue la perspective d'une réalité qui dépasse la terre et la rejoint.

Dans le fonctionnement des oppositions qui composent le texte, on a remarqué le jeu particulier du « voir » et du « dire ». La lecture a montré comment, dans le contexte de cette manifestation sur la montagne, les deux activités se croisent et se contredisent. Parmi les passages où l'on constate ce jeu, il convient de reprendre celui de la Transfiguration. Il nous oriente dans deux directions.

D'une part il marque, soulignons-le, un rapprochement entre le début et la fin du texte et, ce faisant, il ouvre le chemin du sens : « Une voix partit de la nuée : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le ». La voix venue de cette réalité qui n'est pas sur terre, au désert, s'adressait à Jésus. Sur la montagne elle rejoint un groupe d'hommes. Viendra l'heure du « Royaume » manifesté « avec puissance », l'heure de la croix : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu » ; la reconnaissance sera exprimée sur les lèvres du centurion étranger. L'Évangile de Marc est comme une déchirure qui commence aux premières pages et ne cesse de s'étendre jusqu'à ce que le tissu soit complètement détruit. Avec la déchirure du voile du Temple, haut-lieu de la Révélation du Dieu de Jésus, le ciel est tout entier dissous ; Dieu n'est plus enfermé, retenu dans les hauteurs ni dans les murs d'une religion ; il a rejoint l'histoire des hommes, cette histoire dont on compte les jours, les années et les siècles. Dans le temps qui passe réside le Père et Jésus, expirant sur la croix, y est devenu Roi de l'univers.

22- Le secret de la foi

L'autre direction ouverte par la voix d'en-haut se trouve dans l'impératif « Écoutez-le ». Écouter la voix du Père, c'est entrer dans la foi. Qu'est-ce que croire sinon prêter l'oreille aux accents du Père

tels qu'on pouvait les reconnaître dans les discours de Jésus sur le chemin conduisant à Jérusalem et tels qu'il nous a appris à les repérer aujourd'hui ? Relisant les trois passages que nous avons traversés, qu'il soit permis de faire une remarque concernant l'ensemble du livre. Avant cet appel à l'écoute, on trouve par sept fois le verbe « kêrussô » qui signifie « annoncer » et dont le sujet est Jésus. Après l'impératif « écoutez-le », le mot disparaît. En revanche, par quatre fois, apparaît le verbe « pisteuô » qui signifie « croire » et qu'on ne trouvait qu'une fois avant l'arrivée dans la région de Césarée de Philippe. Cette symétrie est intéressante à souligner ; l'acte de croire est corrélatif de l'annonce et la Transfiguration s'avère le pivot qui articule l'un sur l'autre les deux versants. Il est aussi, rappelons-le, point de départ de l'aventure de Pierre. Lui et ses compagnons reçoivent le secret qui permettra que la communauté à laquelle ils appartiennent entre dans la foi.

A partir de ces remarques, on peut revenir sur la scène de Camus dans *l'Étranger* : un prêtre face à un condamné. Elle illustre à la perfection les thèses de Hobbes qui regarde l'humanité comme une véritable jungle. A considérer l'espèce humaine en tant que telle, les individus ne peuvent subsister qu'en créant des lois civiles pour maintenir les forces de mort qui habitent l'histoire. L'individu, pour subsister, doit déléguer les droits qu'il acquiert par naissance - les lois de nature - au Souverain ou à l'Etat qui, promulguant des lois civiles, maintiendra un minimum d'ordre. Il devra pour cela se soumettre le pouvoir religieux : celui-ci, se réclamant de Dieu, risque de se poser en concurrent et imposer par la violence ses propres lois.

La scène où, dans les murs d'une prison, un prêtre et un condamné sont en vis-à-vis illustre cela. L'aumônier est bien soumis au règne de l'Etat qui, sous prétexte de sauver l'ordre social, envoie à la mort un simple employé dont le seul tort est de n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère. Certes, l'homme d'Eglise ne manque pas de compassion : « Il m'a demandé – ainsi parle le prisonnier – si je lui permettais de m'embrasser : « Non », ai-je répondu. Il s'est retourné et a marché vers le mur sur lequel il a passé sa main lentement : 'Aimez-vous donc cette terre à ce point ?' » C'est dans ce contexte qu'il prononce cette phrase déjà citée : « Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie ». Quel contraste avec les mots de Bernanos, « Le chrétien Bernanos », comme l'appelle un théologien : « Quand je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'osais jamais le dire ».

La scène, certes, n'est pas invraisemblable ; elle n'est pourtant pas cohérente avec l'Evangile de Marc. Le prêtre ne fait qu'un avec la société humaine qui prétend reposer sur ses propres forces. Il est à l'intérieur du Royaume des hommes et renvoie dans un « ailleurs » vague le « Royaume » dont parle Jésus. Face à la souffrance humaine dont il est le témoin, Jésus inaugure son Royaume en prenant la place du condamné non en s'apitoyant sur son sort. Sa détresse, le centurion au pied de la croix en est conscient, est l'inauguration, en ce monde, du Royaume qu'il promet lorsqu'il invite à le suivre ceux qui veulent sauver leur vie.

23- Autrui est mon maître

Il faut sans doute recourir au texte de Matthieu pour comprendre les paroles de Jésus et la foi du centurion. A la veille de pénétrer dans Jérusalem au jour dit « des Rameaux » où sa royauté s'exprimera de façon dérisoire aux yeux des puissants de ce monde, Jésus décrit ce qu'il en est de ce

Royaume qui vient. « J'avais faim, j'avais froid, j'étais prisonnier... Vous m'avez reconnu ou vous ne m'avez pas reconnu... ». On connaît le texte. A un monde qui s'appuie sur une nature humaine où chacun est pour autrui une menace et où autrui est le danger contre lequel chacun doit se protéger, à un monde qui, malgré ses armées et ses gendarmes, ne peut se maintenir en paix, l'Évangile substitue ce que Jésus appelle son « Royaume » qui n'est pas à séparer du monde mais qui ne se confond pas avec lui. A une société qui ne tient pas sans des lois auxquelles il faut bien se soumettre est accolé un monde tout différent que l'Évangile appelle Royaume. Les deux univers sont étroitement mêlés et celui qui nous invite, avec Pierre, à marcher derrière lui, nous laisse son Esprit pour discerner où poser chacun de nos pas.

La prière de Jésus, telle que la rapporte Saint Jean, aide à comprendre notre situation : « Père, je ne te demande pas de les retirer du monde mais de les préserver du Mauvais ». Quel est ce mauvais dont Jésus veut nous protéger ? Le mauvais est ce qui trouble notre regard sur autrui. Autrui est mon maître non lorsqu'il veut me dominer mais lorsqu'il m'appelle parce qu'il n'en peut plus. Autrui est mon maître lorsqu'il traverse la faim, le froid, la maladie, lorsqu'il mérite la prison ou tout autre châtement. Dans la cellule où l'aumônier rencontre le condamné, le maître est celui qui vit ses derniers jours ; Camus n'a pas su, semble-t-il, dénoncer l'incapacité du prêtre à le reconnaître.

La compassion ou la pitié ne sont pas le cœur de l'amour qu'autrui attend. Face à cette humanité souffrante et qui appelle, la réponse consisterait à rejoindre celui qui souffre en prenant sa place. Vincent de Paul l'a compris : aumônier des galériens, il prit, dit-on, la place d'un condamné épuisé sous les coups. La place de l'autre qui souffre, inexorablement, nous sera donnée à l'heure du dernier soupir. Lorsque notre vie sera perdue, c'est alors que nous connaissons la vraie fraternité. Sans attendre, nous la côtoyons, nous la traversons aux jours d'épreuve. Pussions-nous n'être jamais dupes. La vraie vie, celle du Royaume, n'est pas pour plus tard. Elle se manifeste dans l'appel de l'homme souffrant, écho de la voix du Père : « Écoutez-le » !